

LA CRITIQUE MORTIFERE

28 février 2015

Chers Amis et Bienfaiteurs,

Les absents ont toujours tort ; particulièrement lorsqu'ils sont pris sous le feu nourri des critiques qui s'abattent sur eux. Ne pouvant se défendre ou imposer silence par leur seule présence, ils deviennent alors la cible de flèches acérées et de jugement péremptaires. L'esprit de critique n'accepte en effet ni nuances ni excuses. Comment pourrait-il en être autrement ? Celui qui critique ne joue-t-il pas tout à la fois le rôle de procureur et de juge refusant, en revanche, de revêtir la robe d'avocat de la défense ? Il est difficile d'imaginer un exemple plus flagrant de déni de justice.

Ces critiques non seulement blessent la charité fraternelle et la justice, mais elles sont extrêmement contagieuses. Une critique en appelle une autre et, dans un effet naturel d'avalanche, elles se multiplient en s'alimentant l'une l'autre. Rapidement les critiques fusent de toutes parts et créent une ambiance malsaine propre à la surenchère car personne ne veut s'avouer vaincu et chacun tombe dans l'outrance.

L'homme tire une étrange gloire de ce jeu de quilles qui objectivement pourtant ne présente aucun risque et ne demande aucun talent particulier. Mais il semble qu'une joie mauvaise l'entraîne soudainement et lui fait oublier toute mesure. Il n'est plus question ici pour lui de juger, mais de déverser une rancune longtemps ressassée. Pris par cette fureur qui le soulève, l'homme ne s'aperçoit pas qu'il se révèle lui-même en vérité et qu'il étale au grand jour sa petitesse qui s'exprime misérablement dans ce torrent bilieux.

La sagesse populaire ne dit-elle pas en effet que celui qui pointe son semblable de son index dirige trois autres doigts contre lui-même ? Ce langage simple et imagé exprime bien que l'homme ne critique chez l'autre que ce qu'il n'a pas encore réformé chez lui ou du moins ce qu'il n'entreprend pas de réformer. Il ne supporte pas de voir chez l'autre ce qu'il s'ingénie à taire chez lui et qui se dresse devant lui comme un reproche vivant ou un remords de conscience.

L'esprit de critique déchire également le tissu social qui relie les hommes les uns aux autres et qui est tissé essentiellement de confiance, d'obéissance et de respect. Ces qualités sont, en effet, mises à mal par cette critique systématique. Si un homme peut se permettre d'être si cynique envers un autre homme en son absence, que ne dit-il pas aux autres au sujet de son interlocuteur du moment lorsque celui-ci s'est éloigné ? La confiance qui permet de vivre harmonieusement en société est minée par toutes ces critiques et l'homme, ne sachant plus à qui se fier, s'étiole en s'enfermant. De même, l'usage répété de la critique sape l'esprit d'obéissance. Dans cette ambiance délétère, il n'y a plus d'autorité qui vaille car tout est passé au crible de la critique ; or rien ne trouve grâce aux yeux d'un esprit qui vit dans la critique. L'autorité ne recevant plus le respect qui lui est dû perd sa force et n'est plus en mesure d'assurer le bien commun. La société rentre alors en décadence avant de se dissoudre dans la barbarie. Il n'est pas sûr que ceux qui se laissent aller à la critique systématique comprennent qu'ils coupent la branche sur laquelle ils reposent. Par nature

l'homme est un animal social. Aussi en déchirant ce tissu social nécessaire à son épanouissement, la critique blesse-t-elle profondément l'homme ; et cette blessure s'avère souvent irrémédiable.

L'habitude de critiquer les autres à tout propos détruit la capacité que possède l'homme de juger en toute rectitude et liberté d'âme. L'homme mené par ses critiques constantes juge en se prenant comme la raison ultime de toutes choses et la mesure du vrai et du bien. Son unique perspective se réduit à sa propre personne et à ses propres intérêts sur lesquels, en revanche, il ne porte aucun jugement critique. Malheur à cet homme qui ne garde pas sur sa propre personne un œil critique, car devenu imbu de son excellence non seulement il se trompe lourdement sur son propre compte, mais se rend incapable de prendre quelque distance pour juger objectivement d'une situation. Or l'homme se distingue fondamentalement de l'animal grâce à sa faculté de juger. Là où l'animal se contente de suivre son instinct n'ayant ni intelligence, ni volonté pour l'éclairer et le conduire, l'homme pose un choix intelligent. Réellement libre il peut choisir en pleine connaissance de cause, se soumettant aux jugements de sa raison pour se déterminer. La critique érigée en système ravale l'homme au niveau de la bête.

De plus, son jugement n'est-il pas altéré gravement à cause de cette déplorable habitude qui le pousse à s'ériger en toute occasion en arbitre implacable sans se donner la peine de connaître tous les tenants et aboutissants de la cause qu'il juge ? Critiquer à tout vent n'est pas juger. N'est-ce pas au contraire s'arroger cette fonction de la plus haute importance sans posséder la sagesse et la prudence requises pour l'exercer ?

Il y a peu encore les critiques dans les villages se répandaient au gré des humeurs des commères et restaient normalement cantonnées aux dimensions du village lui-même, tout au plus atteignaient-elles les hameaux aux alentours. La démocratisation des moyens de communication qui a accéléré le déclin du sens moral (ce qui permet à tout un chacun de déverser anonymement sa bile), conjuguée avec l'absence patente d'hommes au caractère trempé ont changé la donne. Vivants dans un grand village global qui ressemble au bateau ivre de Rimbaud, faute de boussole et d'une main ferme qui tient le gouvernail, les hommes d'aujourd'hui sont à la merci des commères d'Internet qui pérorent et détruisent le peu d'ordre qui tente de subsister vaille que vaille.

Ne serait-il pas temps de revenir à l'évangile pendant ce carême et de vivre de cette charité qui excuse et comprend tout comme nous y exhorte saint Paul ?

In Christo sacerdote et Maria.

Abbé le Roux